
récits: il convient donc de les lire comme des œuvres littéraires et seulement en seconde instance comme des documents politiques. L'ambiguïté est inhérente au projet, si bien que j'entends prévenir tout malentendu en la matière: mes critiques éventuelles ne visent en aucune manière Amnesty International.

Car *Roepen om de dag. Appel au jour* comporte effectivement peu de littérature de quelque envergure. Le livre illustre à merveille ce que Monika van Paemel y écrit:

De dichters hebben goed praten

ze lullen je het graf in.

Les poètes ont beau parler

ils te javottent dans la tombe.

Les poètes sont - en tant que poètes - dépourvus de puissance. Peut-être est-ce pour cela qu'ils ne convainquent que là où ils ne disent presque plus rien, et suggèrent tout, comme Jean-Paul Verheggen dans ses intraduisibles *Décomptes*:

Jaruzelsdix

Brejneuf

Huitlianov (Vladimir Ilitch)

Kroutsept

etc...

Les récits paraissent un meilleur médium pour dénoncer l'injustice et proclamer le message de la compassion humaine. Mais là aussi on ne trouve guère de textes qui vous collent véritablement à la mémoire. Comme elle reste terne, pâle, plate, la lettre de Gwij Mandelinck, comparée à l'engagement personnel du missionnaire auquel il écrit. Comme il est verbeux, littéraire et seulement joli, le récit de Willy Spillebeen, *L'enfer existe*, comparé aux rapports objectifs et poignants d'Amnesty International elle-même. Comme elle rend mal le son du vécu, comme elle paraît inventée, *La mort nomade* de Françoise Lalande, comparée à certaines sobres nouvelles rapportées d'Afrique noire par les journaux. Aussi est-il singulier, quoique en même temps logique, de constater que c'est le texte le plus détaché, *L'ami de mon ami* de Pierre Mertens, qui au bout du compte occupe le plus notre esprit, l'obsède le plus longtemps avec les problèmes recusés. Quel dommage que ce texte non plus ne se maintienne pas davantage dans les bornes de la

rigueur, de la sobriété. De bon, le récit en serait devenu magistral.

La réponse d'un certain nombre d'écrivains à Amnesty International qui leur demandait de témoigner d'une réalité horrible, insupportable, leur contribution à la protestation mondiale ont donc été ainsi fournies. «Ils rendent la voix à ceux qui ne l'ont plus, ils crient la souffrance. Ils font appel au cœur et à la raison, ils font appel à l'Homme, à tous les hommes, pour que partout pour tous, naisse l'espoir, naisse enfin le jour».

Le geste a été posé, ce qui est une bonne chose. Je ne puis que déplorer que leur voix ne résonne pas avec une plus grande maîtrise littéraire. ■

JAN DELOOF

Adresse: Lindelaan 25, B-8550 Zwevegem.

Traduit du néerlandais par Jacques Fermat.

Roepen om de dag. Appel au jour. Poèmes et récits d'écrivains néerlandais et français de Belgique, recueillis dans le cadre de la campagne contre les assassinats politiques. Cahier numéro 38 - série européenne. Leuvense Schrijversaktie, en collaboration avec Amnesty International Belgium - 1983 - 260 p.

L'ARTISTE PEINTRE RACHEL BAES (1912-1983)

IL n'est plus nécessaire de démontrer que, dès son origine, le surréalisme en tant que mouvement artistique a été extrêmement littéraire, même dans les arts plastiques. L'artiste y reçoit et reçoit toujours le rôle de médium chargé d'ouvrir la voie à l'inconscient et au rêve, et souvent d'ailleurs, il réussit dans cette exploration. Le *Manifeste du Surréalisme* d'André Breton date de 1924, mais avant aussi ce phénomène existait déjà et cette tendance n'a pas encore disparu. Sa version française ou plus exactement latine, recueillit beaucoup d'adeptes en Belgique, parmi lesquels René Magritte (1898-1967) allait percer jusqu'à la renommée internationale. De même, diverses artistes peintres surréalistes féminines belges ont été actives, telles Suzanne Van Damme (1901), Jane Graverol (1907) et surtout Rachel Baes (1912-1983), cette dernière étant une figure bien spécifique à l'intérieur d'un groupe surréaliste souvent déconcertant.

Elle naquit à Bruxelles. Sa mère, une Wallonne, parlait parfaitement le néerlandais, l'anglais et l'allemand. La langue de Rachel était exclusivement le français. Son père, Emile Baes, était un artiste peintre estimé, membre de l'*Institut de France* et il tint de 1918 à 1951, d'abord à Bruxelles puis à Paris, un modeste salon artistique, que fréquentèrent un grand nombre d'artistes connus ou débutants. Rien d'étonnant donc à ce que Rachel Baes, dès son enfance, entrât en relation avec diverses disciplines artistiques et qu'elle apprît à connaître personnellement beaucoup d'artistes célèbres et d'avant-garde. Elle n'avait pas reçu de formation académique (on a souvent reproché à cette femme étrange un certain amateurisme), mais les exemples qu'elle voyait autour d'elle étaient suffisamment inspirants. Elle n'avait que dix-sept ans lorsqu'elle exposa à Paris dans le *Salon des Surindépendants* (1929) de grandes natures mortes, des paysages marins et des portraits. A partir de ce moment-là, elle est passée, très progressivement mais certainement pas de manière irréflectie, à un surréalisme dans lequel, il est vrai, elle fut fortement encouragée par André Breton lui-même, mais qui avait cependant une touche très personnelle et qui, graduellement, se personnifia encore plus. René Magritte disait souvent que Rachel Baes vivait dans le monde de Marcel Proust: solitude et souvenir étaient effectivement les aspects les plus propres à sa vie et à son art. Elle paraissait toujours vouloir se réfugier sous une coupole préservée pour elle-même et là, elle reconstruisait alors, souvent à travers l'attrait du monde du rêve, sa propre réalité imaginée. Ainsi, pendant des années, elle a introduit le thème des *petites filles modèles* dans ses tableaux, des fillettes qui, les cheveux au vent, s'enfuient par des portes qui ne donnent sur rien, par des escaliers qui aboutissent nulle part, des fillettes qui s'emboîment dans de la laine à tricoter, qui construisent de branlants châteaux de cartes. En soi, elles font des choses dénuées de sens, mais qui en reçoivent quand même un ainsi qu'une fonction, à l'intérieur du monde de Rachel Baes, nourri de littérature et de philosophie. Ce monde-là, c'était surtout le monde français de l'art et de l'esprit. Paul Eluard disait d'elle

qu'elle était une *femme solitaire qui dessine pour parler dans le désert*. Michel de Ghelderode parlait de la *peinture mémoriale de Rachel Baes*. Et Jean Cocteau écrivit à propos des fillettes exemplaires: *ces petites filles pleines des crimes de l'innocence*. Avec ces derniers et avec bien d'autres artistes encore, Rachel Baes a eu de nombreux contacts dans ces années trente qui prélevaient seulement à l'épanouissement mais qui, sur le plan artistique, étaient si passionnantes. C'est aussi pendant cette période qu'elle fut amenée à habiter à Bruges dans une sombre maison, la *Maison De Haen* dans la Hoogstraat, au centre de la vieille ville, vivant là-bas très à l'écart. Sa demeure, où on la trouva morte le 25 mai 1983, était décorée d'une profusion de souvenirs, reliques d'amitiés artistiques et de contacts durables. Il y avait là aussi ses tableaux, dont elle voulait garder certains sous un fort éclairage de spot, ce qui donnait à tout l'intérieur une ambiance vraiment fantomatique.

Dans ces années survient aussi de façon un peu marginale mais explicable son étonnante amitié avec Joris Van Severen (1894-1940). Le surréalisme a toujours nourri des sympathies communistes sous-jacentes; ceci conduisit même André Breton à des appels révolutionnaires et coûta au mouvement la perte de certains de ses membres. Comment peut-on alors expliquer la relation d'une artiste surréaliste avec un dirigeant politique tout à fait de droite? Tout d'abord, Rachel Baes a dû être en 1936 une grande et belle femme, dont l'esprit extrêmement brillant relevait encore la séduction, une femme d'une grande culture et d'une grande expérience artistique, qui, par sa lecture et sa fréquentation de nombreux artistes, avait acquis un jugement personnel et fondé, sur beaucoup de sujets.

Van Severen, esprit absolument latin, jouissait dans les années trente, également parmi la noblesse et la bourgeoisie francophone des Flandres, d'une admiration parfois déclarée mais beaucoup plus encore latente. Rachel Baes a fait sa connaissance en 1935-36 lorsqu'il habitait à Sint-Michiels, puis plus tard dans la maison *Het Boergoens cruyce* dans le centre de Bruges, de laquelle il dirigeait le mouvement



Portrait de Paul Léautaud par Rachel Baes (1947).

solidariste flamand qu'il avait fondé en 1931, le *Verdinaso*. Dans son poème *Oriëntering*, le poète Wies Moens parle aussi de Sint-Michiels; il se trouvait alors avec Van Severen à la tête de ce mouvement, c'était encore avant la scission qui allait mener à la *Nieuwe Marsrichting* (Nouveau cap): Van Severen y soutiendrait une vision à la fois belge et bourguignonne, ce qui lui assurerait encore plus de partisans, précisément dans des cercles francophones des Flandres et de Bruxelles.

Pendant quatre ans, Rachel Baes reçut presque quotidiennement de Van Severen des lettres en français dans cette écriture anguleuse et typique, qui à elle seule en disait long sur le caractère du scripteur. L'artiste surréaliste lui aura répondu dans son écriture non moins personnelle, surtout dans sa propre langue. En fait, il s'était constitué une relation entre deux esprits semblables et deux figures d'avant-garde. Le 5 août 1965, lorsqu'elle eut publié son livre *Joris Van Severen. Une âme*, Rachel Baes m'écrivit: *Vous aurez constaté que Joris van Severen n'était nullement un «passéiste»*

*comme on veut le faire croire; ni un flagorneur de vieilles baronnes ou duchesses, mais un homme d'avant-garde, un grand moderne. Ce n'est qu'après beaucoup d'hésitation qu'elle s'était décidée à publier ce livre; celui-ci est entièrement fondé sur leur correspondance mutuelle. Elle n'y traite pas du dirigeant ni de l'idéal politique de Van Severen; elle parle exclusivement de l'homme et du courant spirituel qui est parti de lui. Cette publication ne me fera aucun bien dans mon art... Est-ce pour cela précisément qu'elle se mit à se confiner plus encore dans son intimité? Elle n'exposa plus jamais et en vint même graduellement à ne plus peindre. Plus tard, elle écrivit encore: Nous vivons dans un monde si creux et si superficiel et qui retourne par la voie la plus directe à la plus basse barbarie, qu'il ne faut pas hésiter (tout en sachant que c'est parfaitement inutile... mais qu'est-ce qui est plus beau, plus luxueux dans le domaine de la pensée que l'inutile?) de tenir le flambeau le plus haut possible en évoquant de telles âmes. Et tout à fait dans l'esprit de Van Severen, elle ajoutait: Convaincre un esprit de valeur est mille fois plus important que convaincre 50 imbéciles. Ce témoignage sur le dirigeant du *Verdinaso* venait d'un secteur complètement inattendu et insoupçonnable; il recevait par là-même une valeur toute particulière.*

Lorsque ce livre parut en 1965, l'artiste Rachel Baes avait déjà réalisé son œuvre et conquis sa place dans l'étrange petit monde du surréalisme belge: un surréalisme poétique et rêveur, que l'art des périodes suivantes a dépassé, mais qui a tenu son langage propre tout chargé d'intensité et d'intellect. Au bout du compte, tout se résume à cette citation de Rachel Baes elle-même: *Je crois qu'il reste toujours quelque chose du plus petit geste.* ■

FERNAND BONNEURE

Adresse: Rijsselstraat 203, B-8200 St.-Michiels-Brugge.

Traduit du néerlandais par Titia Koen.